



Les nuages dessinent des formes fantasmagoriques sur les pierres, comme autant d'ombres entraînées dans une danse furieuse. Le ciel se fait noir. Pour se protéger du sable, le Bédouin modifie l'enroulé de son keffieh sur ses yeux. Il frissonne. La bourrasque secoue un arbuste rachitique. El-Amel, aveuglée par les rafales, les flancs mordus par le sable, n'en continue pas moins d'avancer, ses pas rythmés par les mugissements de la tempête. Pas de panique chez elle. Les tempêtes, elle les méprise.

Il pleut un peu, le temps de compter jusqu'à dix. Le vent décline, les grondements de tonnerre s'assourdissent. L'azur finit par crever la chape de plomb, le soleil triomphe. Les puits ont dû se charger d'un

peu d'eau, songe le Bédouin. Avant qu'elle ne s'enfonce dans les profondeurs de la terre, il serait judicieux de passer par l'un d'eux. En obliquant un peu vers l'Est, le plus proche est celui des *Saars morts*.

Il n'est pas le seul à avoir eu cette idée. Alors qu'il approche du puits, détale devant lui un *fahad*, un chat des sables tacheté de rouge. Le puits des Saars morts est une cavité irrégulière creusée dans le sable. Au fond, stagne une eau croupie. Le vieil homme y descend une corde au bout de laquelle se balance son outre en peau de chèvre lestée de pierres. Puis il abreuve El-Amel accroupie. Ses doigts caressent la tache blanche à la base du front, là où le poil est si soyeux. La chamelle est câline, elle lui fait un battement de cils. Les deux bien-aimés en sont à chuchoter lorsque des piaillements arrivent du ciel.

Au-dessus d'eux, Hajj décrit des cercles. Le rapace a disparu depuis plusieurs heures, le voilà revenu par le Sud. A-t-il repéré un gibier ?

À cet instant, une vision fugitive traverse le Bédouin : il se voit enroulé dans un linceul blanc au milieu d'une foule d'hommes également vêtus de blanc. Sa mort n'était pas un accident. Il a senti très clairement son souffle arraché de sa poitrine...

Est-ce un signe de sa destinée ? Dieu seul sait ! Là-haut, les huissements du faucon se font plus impatients.

L'homme lève le poignet. Sa main se referme peu après sur les pattes du rapace. « Que veux-tu dire, Hajj ? À la Grâce de Dieu, guide-moi. »

Le Bédouin grimpe sur sa chamelle, et part au galop. Hajj s'envole à tire-d'aile comme à la chasse, effectuant de temps à autre un vol circulaire pour attendre son maître. Il indique une direction vers l'Est.



Une roche feuilletée éclate sous les sabots d'El-Amel. Elle escalade un plateau basaltique, dégringole un raidillon avant de parvenir aux marges d'un immense désert noir. Le vieux Bédouin a beaucoup voyagé, mais jamais il n'a croisé un tel univers : du schiste bitumeux à perte de vue, des vagues immobiles de sable brun se fracassant contre des amas de pierres noires. Pas un buisson. Une chaleur étouffante. Et une odeur fétide d'œufs pourris.

Hajj plane très bas au-dessus d'une pierre noire. À l'aplomb, près d'un gros rocher rendu sphérique par l'érosion, est étendue une silhouette informe. « Allons-y, El-Amel, approche-toi doucement. »

Une sorte de mulet gît au sol, plus proche du cheval arabe que de l'âne, de ceux que l'on utilise dans les transports en raison de sa sobriété. Une sacoche est fixée à ses flancs. Ses naseaux écument de bave, l'animal a les yeux grands ouverts comme s'il avait fui le diable et repoussé l'horizon. Il a galopé jusqu'au bout de ses forces. Ses pattes se sont dérochées. Il a abandonné sa tête sur la pierre fumante.

Du haut de sa chamelle, Salem se tient prêt à épauler son fusil. Son regard parcourt les alentours. Sans attendre qu'El-Amel baraque, il saute, fouille du pied la sacoche béante. Vide ! Sa main touche le poitrail de l'animal, le cœur ne martèle plus, mais la peau est encore chaude. Les insectes dévorent déjà les yeux.

Le Bédouin songe qu'il a perdu plusieurs heures. Mais puisqu'il est là, cette selle en bon état justifie le détour. Avant de se faire à cette idée, il explore le lieu. Un chameau isolé, une dune, un puits même asséché, tout a un propriétaire. Sauf ce qui provient des étrangers, qui transite par les caravanes, et qui appartient à celui qui le prend.

Quelle puanteur ce liquide venant des entrailles de la terre qui affleure ici partout. Il a déjà testé cette sorte d'huile qui s'enflamme lorsqu'on la chauffe, les Perses s'en servent depuis longtemps pour allumer leurs feux. Alors que le vieil homme s'apprête à repartir, son regard est accroché par un point brillant sur le sable noir, entre deux roches pointues. Il s'avance prudemment. Sa vision s'affine. De l'or ! Une pièce d'or scintille au soleil.

Une fois l'objet dans sa main, il distingue un profil impérial, il en suit les contours avec le pouce, gratte de l'ongle la couronne de lauriers. Sur l'autre face, le disque comporte des inscriptions indéchiffrables. Qu'importe. Cet or est un cadeau. Il a eu raison de s'en remettre à l'intuition qui l'a mené là. Mais à l'instant où sa main se referme, des pleurs éclatent dans son dos !

Un renard blessé ? Immédiatement, le Bédouin se retourne, prêt à tirer. Dans l'ombre des deux pierres, gesticule une créature d'un autre monde : un bébé d'un peu plus d'un an. La chevelure bouclée. Blonde !

Le vieux Bédouin réalise que ce petit être l'observe depuis un bon moment. L'idée d'avoir été espionné le déstabilise.

Il n'ose se mouvoir. L'enfant, assis dans une mince flaque de pétrole, porte une cape de soie blanche noircie d'éclaboussures et une culotte blanche, sale elle aussi. S'il ne sait pas encore marcher, la voix ne lui fait pas défaut. Les deux bras tendus vers lui, il hurle à plein poumons.

Mais la musique que le Bédouin entend dans son cœur ressemble à celle des dunes lorsqu'elles glissent sur elles-mêmes, elle lui indique qu'il peut avancer sans danger.

L'enfant ne craint pas cette haute taille qui s'avance vers lui, ces épaules larges, ces cheveux argentés battus par le vent, ce grand nez presque crochu. La barbe taillée en pointe confère pourtant à cet homme une apparente cruauté. Il y a de la sévérité dans ce visage émacié. Ces yeux sombres sont ceux d'un carnassier. Cette rétine décollée a de quoi donner des frissons. Mais l'enfant n'est pas impressionné. Il veut quelque chose. Ou plutôt il exige !

Tout naturellement, le Bédouin lui présente la pièce d'or dans sa paume ouverte avec des yeux qui disent : « Je sais bien que ce trésor est à toi. Personne ne veut te le voler. Tiens... » Plus il s'approche, moins le bébé crie. Cette constatation tranquillise le Bédouin : il a affaire à un être humain tout à fait normal qui exige son bien !

L'enfant s'étant emparé de sa pièce, le vieil homme pose son fusil à terre. D'un doigt, il touche les cheveux blonds, caresse avec curiosité cette peau blanche. Et comme l'enfant s'agrippe à ses deux mains, le Bédouin se redresse pour tester sa vigueur et le dévisager à loisir. Il met du temps à comprendre que cette petite créature grelotte de fièvre.

L'ayant enroulé dans un carré de laine, le Bédouin le porte jusqu'à la chamelle, puis il sort une datte de sa bourse. Après en avoir extrait le noyau et malaxé la chair entre ses doigts, il tente de la glisser dans la bouche de l'enfant dont les lèvres restent obstinément fermées. Il grogne, alors que le vieil homme tente sans désespérer de le convaincre de manger. Deux êtres les plus dissemblables du monde entament un dialogue d'amour muet. Au fait, quel est son sexe ? Masculin ! D'où vient-il ? Un Occidental parmi les esclaves ? La conséquence d'une attaque bédouine contre le train du Hedjaz ?

Il faut partir. Cette odeur de bitume irrite le cerveau. Grimant sur El-Amel, le Bédouin s'éloigne avec l'enfant. Sous ses pieds, dort l'un des plus grands gisements pétrolifères du monde. Le saurait-il que cela ne changerait rien. Sa liberté ne s'accommode d'aucune compromission.

